

8 Le développement de la communauté à Ogden

Introduction

Les textes qui suivent illustrent le développement et le déclin de trois composantes majeures de la vie communautaire du passé, à savoir la constitution de hameaux, le besoin d'éducation et la pratique de la foi.

La colonisation pionnière d'une étendue sauvage effectuée par des familles isolées sur le territoire entraîne une perte de vie communautaire. Au-delà du colossal travail physique qu'exige le défrichage de la forêt pour y établir une ferme, c'est le plus grand enjeu auquel les premiers colons ont été confrontés. Naturellement, dès que l'occasion s'est présentée, les colons ont voulu rétablir ce lien perdu en reconstruisant un tissu communautaire. Bien sûr, la communauté se décline en de nombreux modèles et variantes, certaines tout à fait tangibles et d'autres moins perceptibles. Les travaux manuels tels l'érection d'une grange, le décorticage du maïs, la fabrication locale de textiles et la construction de routes ainsi que la vie communautaire de base en constituaient les premières étapes. Suivait la construction d'institutions, aussi rudimentaires soient-elles, comme les écoles et les églises.

Le besoin d'échanges, peut-être de sécurité, et le sentiment de bien-être que procure la proximité des voisins, ont conduit au regroupement de certaines fermes. Avec le temps, ces regroupements ont atteint une taille suffisante pour être considérés comme des hameaux, puis éventuellement des villages. Souvent, un moulin ou une forge servait de noyau, mais on pouvait aussi encourager l'établissement d'écoles, d'églises et de magasins généraux dans ces centres de croissance. Il arrive qu'un groupe de fermes ne devienne jamais rien de plus qu'un carrefour, mais au 19^e siècle, tout le monde dans le canton connaissait l'endroit et savait combien de temps il fallait pour s'y rendre d'où que l'on soit. Aujourd'hui, à Ogden, de nombreux résidents connaissent peu de choses de la région au-delà de leurs descentes !

Il faut reconnaître qu'aujourd'hui notre municipalité semble écartelée en de multiples appartenances : domicile sur le bord du lac, dans la vallée ou les hauteurs; résidents permanents ou saisonniers; citoyens de souche ou nouvellement arrivés. Une réflexion s'impose peut-être ici à la lumière de l'héritage laissé par les anciens: «Le moment serait-il venu de commencer à reconstruire un sentiment d'appartenance dans notre municipalité?»

L'empreinte des premiers occupants sur la toponymie du territoire: sur les hameaux, carrefours et cours d'eau

À la veille de la colonisation, des membres de la nation abénakise occupaient le territoire de l'actuelle municipalité. Ils profitaient de l'abondance du poisson ainsi que du petit et du grand gibier pour assurer le bien-être de leurs familles et de leurs clans tout au long de l'année. C'est de leur langue que nous tirons certains des premiers noms de lieux appliqués à la région. Ainsi, nous avons hérité du mot

Memphrémagog, transcription imparfaite de *mamhlawbagak*, qui signifie « la grande étendue d'eau » et qui désigne notre grand lac. Les mots *Tomifobia*, *Missisquoi*, *Coaticook* et *Massawippi* sont tous considérés comme des dérivés du vocabulaire abénaki, bien que leurs significations restent floues ou controversées.

La colonisation d'Ogden, plus précisément la moitié sud du canton de Stanstead, a commencé au milieu des années 1790, et s'est nettement intensifiée au début des années 1800. Les colons venaient souvent pour prospecter la région au départ et une fois qu'un emplacement sur les terres les plus prometteuses était choisi et que le défrichage avait commencé, leurs familles les rejoignaient. Le brevet pour le canton de Stanstead a été accordé en 1800 et certains des premiers colons étaient des associés officiels inscrits sur ce brevet, mais la majorité étaient des squatters. La plupart d'entre eux ont fini par obtenir le titre de propriété de leur ferme. L'héritage de certains de ces premiers colons, outre les forêts défrichées, est que leurs noms de famille, ou parfois leur lieu d'origine, ont survécu sous forme de noms de lieux appliqués à divers carrefours d'Ogden. Les résumés suivants, classés par ordre alphabétique de leur nom le plus courant, décrivent brièvement divers lieux ou cours d'eau d'Ogden, et ce que nous savons de leurs origines.

Apple Grove (tout début des années 1800) Le nom de ce hameau apparaît pour la première fois sur la carte Belden de 1881, la zone était auparavant désignée sous le nom de *Narrows*. Son territoire s'étendait probablement des rives du lac Memphrémagog jusqu'à l'est du chemin Griffin, et des *Narrows* au nord, jusqu'aux limites du hameau de Griffin au sud. Un cimetière y a été établi en 1812. Une école à classe unique y fonctionnait au plus tard en 1863 (probablement bien avant). Un bureau de poste a également fonctionné à cet endroit de 1873 à 1915.



Cedarville (1865) Le nom de ce hameau apparaît sur une carte au début du XX^e siècle. On le doit aux personnes telles que David Moir qui y ont remarqué la présence d'un beau peuplement de cèdres blancs qui ont probablement servi à la construction des caissons du quai. Le nom fait référence à l'établissement d'un quai et d'une douane érigés sur les rives du lac dès 1865. Malgré la construction d'une auberge vers 1885, ces activités sont abandonnées au profit du développement de la villégiature. Des chalets y sont construits dès le début des années 1900 et le nom de Cedarville couvre désormais la



« Camp Fire Girls »
participent à un camp à Cedarville en 1917.

zone du littoral qui s'étend du nord de Bullis Point jusqu'à la frontière, ainsi que les fermes situées près du lac. Aujourd'hui, ce « hameau » abrite l'Hôtel de ville de notre municipalité, le parc Weir, une rampe de mise à l'eau et le quai public. Le nom apparaît pour la première fois sur la carte topographique publiée par le Department of the Militia en 1917.

Comestock Corners (début des années 1800) Dès le début, les colons ont utilisé la configuration unique de la rivière Tomifobia pour construire des barrages, des arrivées d'eau pour alimenter les scieries, les meuneries et plus tard les filatures. Les lieux où se trouvaient les moulins portaient le nom de leurs propriétaires, et il est compréhensible que les noms des lieux aient changé au fur et à mesure que les propriétaires changeaient. James Bodwell a peut-être construit le premier moulin à grains ici avant 1815, mais en 1839, l'endroit était connu sous le nom de Mack's Mills. Lorsque Charles Comstock en est devenu propriétaire dans les années 1860, le moulin a pris le nom de Comstock Mills. Le nom est apparu pour la première fois sur une carte officielle en 1936, mais il était mal orthographié « Comestock ». Depuis 1989, il s'appelle Comestock Corners et les vestiges d'un barrage sur la rivière Tomifobia sont encore visibles à cet endroit, à l'intersection des chemins de Stanstead et de la Rivière.

Glines Corner (début des années 1800) Ce nom honore la mémoire de James Glines (1766-1843), arrivé dans le canton de Stanstead en provenance du New Hampshire en 1805, et qui a acquis des terres près de ce carrefour à l'intersection des chemins de Marlinton et Arnold. Dans les années 1870, on considérait que le hameau comprenait une vingtaine de maisons de ferme et une école construite avant les années 1860. Le nom du lieu apparaît pour la première fois sur la carte militaire du colonel Gore de 1839.

Graniteville (vers 1896) Certains noms de lieux nécessitent peu d'explications. Les premiers travaux d'extraction de cette pierre de construction sont réalisés notamment par Jonathan Haselton en 1868. Ils se poursuivront à grande échelle avec la participation en 1887 de David Moir et grâce à l'avènement du chemin de fer. Il a donc fallu construire de nombreux logements pour les ouvriers et travailleurs qualifiés qui s'installaient dans la région. Les familles se sont jointes aux hommes et bientôt un petit village s'est développé. La construction de l'église méthodiste de Graniteville en 1896 a été rapportée dans le Stanstead Journal et semble représenter l'une des premières utilisations du terme pour le hameau. Un bureau de poste a été en activité de 1898 à 1946. Au début des années 1920, Graniteville possédait un magasin et une école à classe unique. Le nom apparaît



pour la première fois sur la carte topographique publiée par le Department of the Militia en 1917, à partir de levés effectués en 1913.

Griffin (tout début des années 1800) Ce hameau est nommé en l'honneur de Silas Griffin père, un des premiers colons à s'être installé sur ce site (vers 1810), bien qu'il ne soit en aucun cas le premier, cette distinction revenant probablement à Eliphalet Bodwell qui possédait le lot 9, rang 6 en 1800. Le lieu était certainement appelé Griffin sur la carte de 1839 du colonel Gore et, en raison de son emplacement relativement central dans le canton, il a servi aux réunions du conseil pendant un certain temps. Griffin se trouvait sur la route des diligences de Montréal à Stanstead et Wellington, le fils d'Eliphalet, y tenait une auberge de diligence. On l'appelle souvent Griffin's Corners, et la carte de Putnam & Gray de 1863 utilise cette appellation. Aujourd'hui, la route 247 (chemin Griffin) s'étend de la limite nord à la limite sud de la municipalité en passant par le hameau. Une église a été construite en 1841, et une maison d'école en 1863. B. F. Hubbard indique en 1874 qu'il y avait également une taverne et une forge. Il a écrit que le hameau était d'environ quatre miles carrés et comprenait environ 50 fermes. Un bureau de poste y a fonctionné de 1887 à 1913.



La baie Harvey (vers 1850) David Harvey et sa famille, originaires de la Nouvelle-Angleterre, sont arrivés dans le canton de Stanstead en 1805, mais ils se sont installés sur le lot 9, rang 3, le long de la rive de la baie Fitch (en face de l'extrémité sud de l'île Whetstone). C'est son fils William qui a acquis les terres agricoles entourant la baie actuelle et y a construit un quai de bon format, suffisant pour accueillir les bateaux à vapeur. En conséquence, l'endroit était connu sous le nom de Harvey's Landing ou Harvey's Wharf, mais la baie elle-même est restée sans nom. Cela a été rectifié sur la carte topographique de 1917. Le grand joueur de hockey du Canadien et pêcheur passionné, feu Doug Harvey, a passé l'été le long de la baie dans les années 1960, mais on ne sait pas s'il avait un lien de parenté avec les Harvey, ou si c'était une simple coïncidence



Gravure d'un croquis de W. S. Hunter de Harvey's Landing réalisé en 1860.

Lineboro (vers 1867) Ce terme évoque la proximité de ce site avec la frontière séparant le canton de Stanstead des États-Unis. Lineboro peut se traduire par agglomération près de la frontière où **line** évoque les lignes (la frontière) et **boro**, altération du mot *borough*, qu'on traduit aujourd'hui par arrondissement.

Ce hameau s'étire le long du chemin de North Derby dans le secteur Beebe de la municipalité de Stanstead et dans Ogden. Il s'est développé par nécessité car le *Massawippi Valley Railroad* dont la construction était sporadique depuis 1862 devait finalement se raccorder en 1870 au *Passumpsic and Connecticut Rivers Railroad*, qui avait déjà atteint la frontière à North Derby en face de Lineboro en 1867. Il fallait construire un bureau de douane et une salle d'examen, une gare de marchandises et de passagers, ainsi qu'un bureau de poste (en service de 1869 à 1915). Le bureau de douane a été le premier à être établi dans les environs de Beebe. Aujourd'hui, tout cela a disparu et Lineboro, si ses habitants l'appellent encore ainsi, est en quelque sorte partagé par Ogden et la municipalité de Stanstead.

Marlington (vers 1800) Ce nom de lieu est en fait dérivé de Marlow, une municipalité située dans les collines de l'ouest du New Hampshire, d'où venaient les premiers colons. À l'origine, la colonie s'appelait New Marlow, puis Marlow Settlement. En 1863, le nom de Marlington apparaît sur les cartes, probablement à la suite d'une modification phonétique de Marlow et d'une altération du mot *tun*, qui en vieil anglais signifiait "groupe de maisons, ou village". Au moins quatre écoles à classe unique ont été construites à Marlington depuis 1804. Selon B.F. Hubbard en 1874, l'école de Marlow se classait parmi les plus belles des Cantons de l'Est. À part l'école et un cimetière, Marlington ne possède pas grand-chose d'autre. Une fromagerie fonctionne au début du XXe siècle à l'intersection des chemins Lamarche et de Marlington. Son propriétaire, Warren Benjamin Bullock, devient le premier maire de notre municipalité en 1932 et est également maître de poste du bureau de poste en activité de 1887 à 1915.



Île Table à thé (vers 1863 ?) Les brumes de l'histoire ne révèlent pas qui a été le premier à nommer l'île Table à thé, mais on l'appelait ainsi au moins au début des années 1860. Elle figure sur la toute première carte précise du lac, établie en 1772, mais on ne lui a pas donné de nom à l'époque. Selon Louise Abbott, l'île a été achetée à la Couronne en 1863 par le Montréalais Henry Chapman, ou

peut-être en 1864 par sa femme. Elle est restée un lieu de pique-nique privilégié jusqu'à ce que des bâtiments soient érigés au début des années 1960 par la famille Reynolds.

Vue aérienne de l'île Tea Table. La vue est orientée vers le sud-ouest avec Echo Bay et Owls Head en arrière-plan.



Ticehurst Corners (1845) Ce carrefour a été nommé d'après Moses Ticehurst. Moses et sa femme Sarah Baker et dix de leurs onze enfants ont émigré d'Angleterre, la paroisse locale de Sussex aidant à défrayer les coûts pour la famille appauvrie. Ils sont arrivés en 1845 et se sont installés sur les lots 15 des rangs 8 et 9. Plusieurs de leurs enfants se sont ensuite installés près des terres de leur père et certains de leurs descendants y vivent encore. En 1995, un rassemblement des descendants de Moses Ticehurst, venus d'ailleurs loin que l'Australie, a eu lieu sur la terre ancestrale. Une plaque commémorative marque cet événement. Deux écoles ont été construites dans les environs au 19e siècle. Ce carrefour est situé à l'intersection du chemin Laflamme et du chemin de Boynton.



Tomifobia (1802) Au début du 19ème siècle, Constant Wright construit les premiers moulins à grains et à scie à cet endroit et l'on peut présumer qu'un petit groupe de maisons a rapidement entouré les moulins. D'autres industries ont profité de la force hydraulique de la rivière Tomifobia, notamment une filature de laine construite et exploitée par Osmyn Smith. Ce dernier avait déjà acheté le moulin à grains, ce qui explique que le village soit connu sous le nom de *Smith's Mills*. En fait, il se peut qu'il ait été connu auparavant sous le nom de *Smith's Hollow*. Le village prospère davantage lorsque le chemin de fer est construit à travers la ville en 1870. Le nom du village a été modifié en 1918 pour devenir Tomifobia, en grande partie pour éviter toute confusion avec d'autres villes ferroviaires portant des noms similaires. Le village comptait une école protestante et deux écoles catholiques, deux églises, une bibliothèque, un hôtel, une crèmerie, deux magasins généraux, un magasin d'aliments pour animaux, un parc à bestiaux, un forgeron, plusieurs moulins et, bien sûr, une gare. Le bureau de poste a fonctionné jusqu'en 1969, mais les moulins et les autres commerces ont progressivement cessé leurs activités entre 1927 et 1950.



Lorenzo Hill, agent de la station pour Smiths Mills (Le nom a été changé en 1918 en Tomifobia).

Une région en manque d'école

contribution de Christine Renaud et al.

Au début du 19^e siècle, les premiers colons arrivant dans les Cantons-de-l'Est y sont attirés par les terres bon marché sur lesquelles ils espèrent établir des fermes. Nombre d'entre eux, en provenance des États-Unis, apportent dans leurs bagages un vécu bien différent de celui des colons français ou britanniques déjà établis ailleurs dans la province. Ils ont quitté une société structurée et munie d'établissements bien organisés et arrivent dans une région dépourvue de routes et encore largement couverte de forêts et de marais. Ces colons s'installent un peu partout sur le territoire de manière désorganisée, ce qui complique la création et l'entretien de routes, de moulins ou d'autres éléments d'infrastructure. Ils sont isolés du reste du Bas-Canada, tant au plan culturel que géographique, économique et politique. Beaucoup vivent dans la pauvreté et l'économie est largement fondée sur l'échange de biens de subsistance et de services.

Des débuts difficiles

À cette époque, aucune école publique n'existe au Bas-Canada, d'ailleurs les points de vue français, britanniques et américains sur l'éducation s'opposent, par exemple : l'école doit-elle être laïque ou religieuse ? Jusqu'au milieu du 19^e siècle, la scolarisation dans les Cantons-de-l'Est est une responsabilité privée, locale et souvent familiale. L'éducation des enfants dont la famille en a les moyens est confiée à des enseignants non professionnels, dans des locaux inhospitaliers où l'apprentissage est difficile. L'enseignement est sporadique et n'y est parfois dispensé que quelques mois par année, à l'aide de matériel peu varié et de piètre qualité. Néanmoins, de nombreux enfants apprennent à lire et à écrire grâce à ces initiatives.



L'école à classe unique de Glines Corner existe toujours, mais en tant que résidence privée. Il y a eu des écoles à cet endroit depuis les années 1840. Une enseignante pour 28 élèves classés dans six niveaux, un défi de taille ! Image reproduite avec l'aimable autorisation de David Lepitre

Même si, au début, l'école se fait à la maison et en famille, les colons souhaitent offrir à leurs enfants une éducation au moins aussi poussée que celle qu'ils ont eux-mêmes reçue. Assez rapidement ils créeront des écoles locales, dans des résidences privées, où seront également accueillis les enfants des familles voisines. Il existe peu de témoignages écrits au sujet de ces premières écoles, mais quelques personnes, femmes et hommes, ont laissé des textes donnant un aperçu de l'éducation de l'époque. Mary Lovejoy Taylor (1793-1872) se souvient de son arrivée à Hatley en provenance du Vermont en 1797. Six adultes et 15 enfants ont passé leur première année dans cette colonie où une école de pionniers accueille les enfants pendant deux mois en hiver et deux mois en été, la situation pour le moins précaire ne permettant pas de faire mieux. Certaines personnes parmi les plus instruites faisaient office d'enseignants et les élèves devaient parfois parcourir de grandes distances à pied, dans des conditions difficiles, pour se rendre à l'école. Ils apprenaient à lire et à écrire à la dure, avec peu de moyens, dans une pièce très petite et dénudée.

Ouverture d'écoles privées

Des écoles privées à but lucratif ont également vu le jour dans la région, offrant une meilleure éducation aux élèves pensionnaires. À Rock Island, M. Otis Warren ouvre sa propre école privée en 1828. L'établissement fermera ses portes un an plus tard, en 1829, car plusieurs colons qui en ont les moyens choisissent alors de faire instruire leurs enfants aux États-Unis dans des académies et des collèges de Nouvelle-Angleterre.

Le Canton de Stanstead voit l'ouverture de diverses écoles privées dans les premières décennies du 19^e siècle, au nombre de 15 en 1829, en plus des 5 écoles de l'Institution royale réglementées par l'État. Certaines sont ouvertes par des personnes instruites ou bien nanties, tandis que d'autres sont davantage le résultat du travail et des efforts de la collectivité. La toute première école a peut-être été ouverte à Marlinton (alors Marlow) en 1804. Suivront une autre, à Ruiters' Corner en 1806, puis encore une à Stanstead Plain en 1822. Ces premières écoles étaient souvent hébergées dans des bâtiments sommaires devenus par la suite des centres d'activités communautaires. Elles resteront le principal pilier du système d'éducation dans la région jusqu'à l'émergence d'un système scolaire public généralisé dans les années 1840.

Le long chemin vers l'instruction publique

Dès 1809, trois citoyens Phineas Hubbard, Charles Kilborn et Israel Wood adressent une pétition au gouvernement pour la construction d'une école gratuite. Deux commissaires, nommés par le gouverneur pour enquêter sur la question, concluent qu'une école à deux étages devrait être construite dans la partie sud-est du canton. Leur recommandation sera approuvée par le gouverneur. Après des retards, typiques de l'époque, la construction de l'école est finalement terminée en 1817. Le révérend Thaddeus Osgood en a été le premier maître d'école jusqu'à sa démission en 1819, date à laquelle le Dr Isaac Whitcher a pris la relève,

embauchant des enseignants et supervisant l'école. Les enfants pauvres recevaient un enseignement gratuit, tandis que ceux dont les parents pouvaient se le permettre devaient acquitter une petite somme contribuant au salaire versé à l'enseignant. Dans les années 1820, l'école avait une fréquentation moyenne de 65 élèves. Des centaines d'enfants ont fréquenté cet établissement pendant ses 18 années d'existence.

Des écoles du dimanche, où l'enseignement est dispensé gratuitement par des organismes de charité tant aux pauvres qu'aux plus riches bien qu'elles se concentrent sur les enfants des familles pauvres qui ne peuvent pas aller à l'école pendant la semaine apparaissent dans les Cantons-de-l'Est vers 1820. Les églises étaient impliquées dans ces écoles du dimanche puisque l'alphabétisation était considérée comme étant le meilleur moyen d'acquérir des connaissances religieuses. En 1824, Stanstead aurait possédé au moins deux écoles du dimanche. Celles-ci étaient également équipées d'une bibliothèque offrant surtout des ouvrages à caractère religieux et servaient en outre à des fins d'éducation des adultes. Beebe aurait eu une école du dimanche particulièrement populaire à Gline's Corner, fréquentée régulièrement par près de 40 personnes dans les années 1850.

Des académies et des écoles supérieures ont commencé à voir le jour dans les années 1830 et 1840, au premier rang desquelles le Séminaire de Stanstead et l'Académie de Charleston. Au cours des années 1840, le Bas-Canada s'oriente vers un système d'enseignement public mieux établi, les écoles publiques s'améliorent et le canton de Stanstead marque un intérêt croissant pour l'éducation de ses enfants.

Écoles à classe unique à Ogden

Il y a eu de nombreuses écoles à classe unique dans la région d'Ogden, et bien que la plupart de ces anciennes maisons d'école aient disparu, au moins quatre des anciens bâtiments ont survécu et ont été réaffectés en résidences. Les écoles ne restaient pas nécessairement là où elles avaient été construites. Comme elles étaient petites et légères, il était relativement facile de les déplacer avec des attelages de bœufs. Ces déplacements étaient peut-être effectués pour placer une école dans un endroit plus central ou à distance de marche pour les élèves. À d'autres moments, elles se trouvaient sur un terrain loué dont le bail n'était pas renouvelé et on devait leur trouver un autre endroit. L'école de Cedarville, construite un peu avant 1860, est un exemple d'école apparemment déplacée, mais juste de l'autre côté de la route.

Les plus anciens de nos résidents de longue date se souviennent avoir fréquenté ces écoles à classe unique, dont la dernière a fermé en 1954. Cette année-là, à Ogden, tous les enfants protestants du cours élémentaire devaient fréquenter l'école récemment construite à Beebe (angle sud-ouest de Junction et Main) ou l'école élémentaire Sunnyside à Stanstead. Les enfants francophones avaient une école à Beebe dès 1914, puis l'Académie St. Anges en 1942, mais on ne sait pas

comment les familles francophones d'Ogden ont pu amener leurs enfants à l'école. Avec la disparition des écoles à classe unique, les enfants des campagnes ne marchaient plus : désormais le bus était le rituel quotidien ! Les petites écoles d'Ogden, du moins au 20^e siècle, n'enseignaient que de la première à la septième année. Les classes supérieures étaient disponibles à l'école supérieure modèle de Beebe et, après 1909, à la Beebe Academy. Des traîneaux et des chariots tirés par des chevaux, les bus scolaires de l'époque, étaient organisés pour transporter les enfants entre les fermes d'Ogden et ces écoles.

Une carrière d'enseignant difficile, mal payée et souvent courte.

Le regretté Alan Bullock, en racontant ses journées à la "nouvelle" école de Marlinton dans les années 1920 et 1930, a indiqué que pendant les huit années qu'il a passées à l'école, un seul enseignant est resté pendant deux ans. En un an, trois enseignants différents sont venus et repartis. C'était un travail difficile et, bien sûr, l'une des rares professions ouvertes aux femmes. Dans les années 1920, elles recevaient le formidable salaire de \$900 par an et étaient généralement logées dans une famille locale près de l'école. Elles enseignaient à une vingtaine d'enfants âgés de six à seize ans, de la première à la septième année, dans une seule classe unique.



La quatrième ou nouvelle école de Marlinton était située entre les chemins Lamarche et Davis. Elle est maintenant une résidence privée.

Alan a quitté l'école après la septième année pour aider à la ferme, remplaçant son frère aîné, parti travailler ailleurs. Il a dit qu'il n'avait jamais particulièrement aimé l'école, mais ironiquement, il en retira une perle sa femme ! Jessie Corey était une jeune enseignante à l'école de Graniteville, en pension chez la tante d'Alan, lorsqu'ils se sont rencontrés.



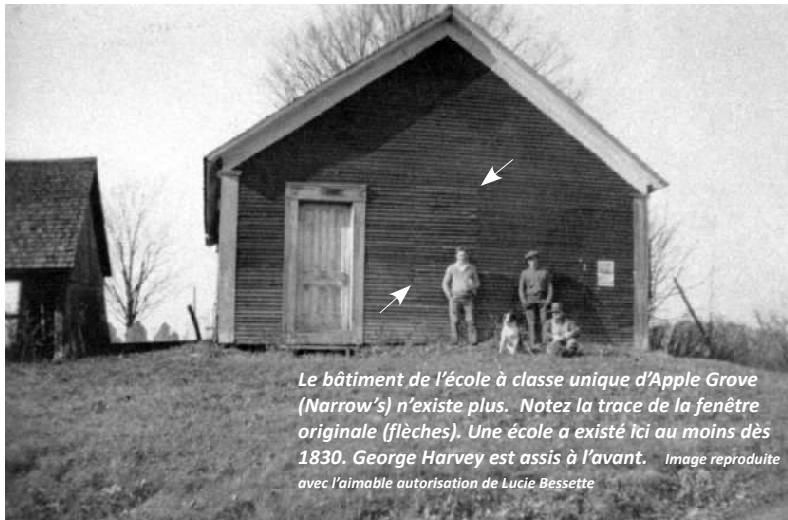
Ils se sont mariés en 1942 !

Un célèbre tableau de Robert Harris (1849-1919), intitulé "Meeting of Trustees of a Back Settlement School", se déroule à l'Île-du-Prince-Édouard vers 1885 mais est merveilleusement représentatif des tensions entre les jeunes enseignants des écoles à classe unique et les administrateurs locaux de l'école.

Musée des beaux-arts du Canada



Le bâtiment de l'école à classe unique de Cedarville existe toujours, mais en tant que résidence privée. Une école a existé ici au moins depuis 1863, jusqu'au début des années 1950, date à laquelle elle a été fermée. Image noir et blanc avec l'aimable autorisation de Tom Montgomery



Le bâtiment de l'école à classe unique d'Apple Grove (Narrow's) n'existe plus. Notez la trace de la fenêtre originale (flèches). Une école a existé ici au moins dès 1830. George Harvey est assis à l'avant. Image reproduite avec l'aimable autorisation de Lucie Bessette

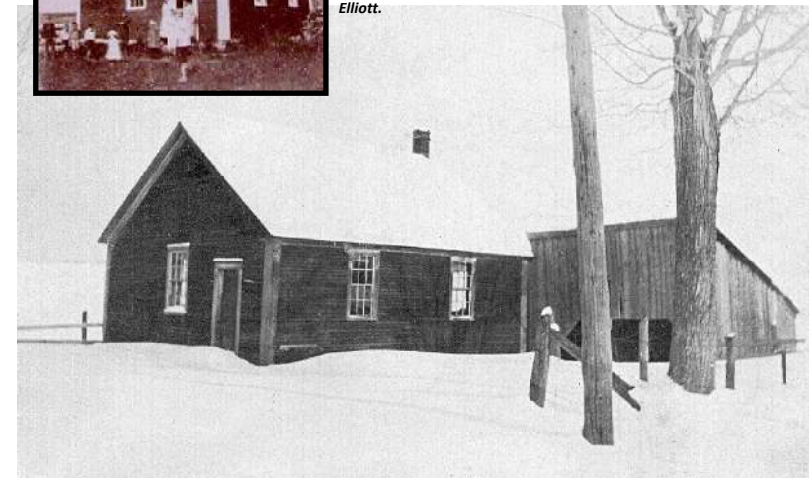
Le bâtiment de l'école à classe unique de Gline's Corner existe toujours, mais c'est une résidence privée. Une école a existé ici au moins dès 1830. Les écoles étaient souvent reconstruites sur les sites d'origine ou à proximité. Au début, les écoles étaient peut-être de simples structures en rondins, mais elles ont rapidement été remplacées par des bâtiments à charpente, et dans la seconde moitié du XIXe siècle, leur conception est devenue assez standardisée.



Les gens se demandent souvent si ce bâtiment situé dans un champ à l'ouest de la route 247, à la limite nord d'Ogden, est une ancienne école, peut-être déplacée et réaffectée. Sa hauteur et la taille de ses fenêtres laissent penser que non. Nos lecteurs le savent-ils ?



Le bâtiment de l'école à classe unique de Griffin n'existe plus. Une école a existé ici au moins dès 1830. L'encart montre des élèves à l'extérieur de l'école vers 1898. Images reproduites avec l'aimable autorisation de Gilbert Elliott.



La foi dans les Cantons-de-l'Est : diversité et rivalité

L'arrivée des premiers colons

Comme nous le savons, les premiers colons qui s'établissent dans les Cantons-de-l'Est sont des Américains. Parmi eux, certains sont des loyalistes fidèles à l'Angleterre et à son église *anglicane*. Par contre une bonne partie des nouveaux arrivants sont des évangélistes de diverses confessions : *congrégationalistes, baptistes, méthodistes, presbytériens, universalistes*. Au début de la colonisation, toutes ces églises se butent au même problème de base : comment offrir leurs services dans ce territoire largement dépourvu de routes carrossables et de lieux de culte ?

Les rivalités ecclésiastiques

Chaque confession livre une forte rivalité aux autres. Ainsi, les différents groupes évangélistes veulent conserver leurs fidèles et résister au pouvoir de l'Église anglicane officielle. Au début du 19^e siècle, l'Église *catholique romaine* veut également s'intégrer dans cette mosaïque religieuse.

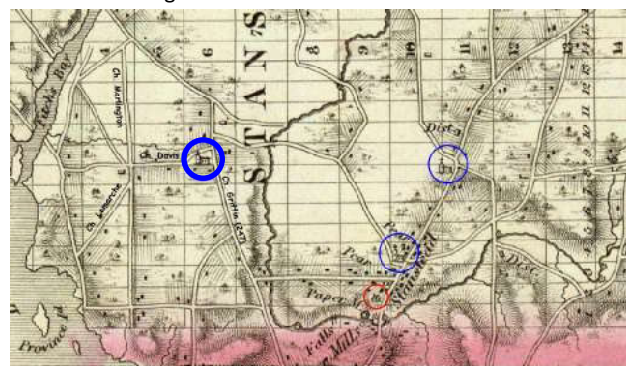
Pour s'y retrouver, il est bon de rappeler que les églises évangélistes professent des idées d'indépendance. Elles rejettent la hiérarchie de l'Église d'état qu'était alors l'Église anglicane. Voici un bref résumé des fondements des principales factions :

L'acte constitutionnel de 1791 proclame l'Église d'Angleterre comme église d'État. Le clergé anglican est très majoritairement britannique de naissance. Il a l'appui du gouvernement colonial qui lui octroie un septième des terres dans chaque canton ouvert à la colonisation, ce qu'on appelle les *réserves du clergé*. Il compte sur sa suprématie pour se charger de l'éducation, désire obtenir le monopole des célébrations du mariage et de la tenue des registres, dénigre les pasteurs évangéliques qui n'ont pas leur formation théologique et accuse ces derniers d'affaiblir leur position face au clergé catholique. Malgré les avantages politiques accordés aux anglicans, cette pratique fut lente à s'implanter dans les Cantons-de-l'Est.

Pour les anglicans et à l'instar des catholiques, l'église est un lieu sacré, car c'est la maison de Dieu et son architecture doit rapprocher les fidèles de Dieu. Par exemple, on découpe les fenêtres en forme d'ogive, on installe un clocher surmonté d'une flèche, des contreforts accentuent la verticalité du bâtiment qui doit dominer le paysage, le triangle, symbole de la trinité, est prédominant.

Les *congrégationalistes, universalistes, baptistes* et *presbytériens* sont nombreux en Nouvelle-Angleterre et comptent parmi les premiers colons des Cantons-de-l'Est. Une assemblée de fidèles *congrégationalistes* se tient à Stanstead dès 1796. Comme la plupart des confessions évangéliques, chaque communauté est autonome, il n'y a pas d'autre hiérarchie que celle de Jésus-Christ à la tête de

ses fidèles. La farouche indépendance de ces congrégations les empêche toutefois de s'organiser efficacement.



Les réunions et les cultes confessionnels ont eu lieu dans le canton de Stanstead dès le début et ont augmenté à mesure que la population augmentait et que des congrégations viables étaient

établies. Cette carte, publiée par Bouchette en 1832, semble indiquer qu'une église a été érigée à Griffin (cercle bleu foncé) dans les années 1820.

Dans leurs églises, il n'y a aucun faste : un intérieur sobre et dépouillé, un plafond généralement plat, un fenêtrage simple. La dimension modeste des églises n'écrase pas le paysage, elles sont recouvertes de lattes de bois blanches et possèdent un clocher simple et délicat. Pour ces fidèles, Dieu n'habite pas l'église elle-même, il réside plutôt dans leur cœur, il n'y a donc aucun mal à utiliser le bâtiment en salle communautaire. C'est ainsi que des assemblées publiques se tiennent régulièrement dans ces églises.

Les *methodistes* sont mieux organisés. Avant 1835, des missionnaires organisent des renouvellements à différents endroits. Les prédicateurs itinérants attirent de nombreux fidèles ce qui permet à la communauté de se faire une place enviable. L'expansion rapide des méthodistes provoque un changement dans la construction de leurs églises, les bâtiments deviennent plus imposants et ne répondent plus aux caractéristiques des salles communautaires.

Parfois, il s'avère préférable de construire un seul bâtiment pour différentes confessions. C'est le cas des *Union Church*, dont les églises sont utilisées à tour de rôle par diverses communautés, généralement tous trouvent leur compte dans ce partage.

Il ne faut pas les confondre avec l'Église Unie créée en Saskatchewan en 1925 par la fusion de groupes congrégationalistes, presbytériens et plus tard des méthodistes. Cette église unificatrice a tenté sans succès de créer d'autres fusions avec les anglicans et même avec des catholiques. L'Église Unie du Canada est aujourd'hui la plus importante Église protestante au Canada.

L'Église *catholique* n'est pas en reste. La Chambre d'assemblée du Bas-Canada ordonne une enquête sur les retards de croissance de cette église dans les Cantons-de-l'Est en 1820. Il s'avère que le clergé catholique perçoit la région

comme un milieu possiblement hostile. Le curé Brodeur de St-Roch des Aulnaies écrit « *Nous aimerons mieux voir nos enfants dans la pauvreté ou s'établir dans nos seigneuries que de les voir puissamment riches au milieu de tels dangers et pour leur éducation et leur Religion* ». Cependant, la colonisation rapide de la région et l'arrivée importante des Canadiens français et des Irlandais forcent le clergé catholique à apporter des secours moraux à ses ouailles. Souvent très pauvres, ces derniers n'ont pas les moyens de construire une église, de plus il faut trouver les rares prêtres bilingues pour servir les deux communautés.

Mgr Bourget, évêque de Montréal, envoie seize missionnaires parcourir les cantons entre 1831 et 1848. L'arrivée des Ursulines à Stanstead en 1884 donne un autre élan aux catholiques de la région. En 1839, Mgr Bourget achète un lot de deux acres pour bâtir une chapelle à Stanstead et des curés de Sherbrooke viennent y dire la messe. En 1849, le premier curé résidant de la paroisse du Sacré-Cœur (Stanstead), le curé Champeaux, achète un lot d'une dizaine d'acres et une bâtisse de 40 pieds carrés y est aménagée en chapelle et presbytère, mais elle est malheureusement détruite par un incendie en 1915. Mgr Laroque, évêque de Sherbrooke, décide alors de construire une nouvelle église qui, au fil des ans, pourra s'enorgueillir de posséder un orgue Casavant ainsi que cinq tableaux relatant la vie de la Sainte Famille.

L'Église catholique prospère donc dans les Cantons-de-l'Est, région qui devient majoritairement francophone dans les années 1920. Toutefois, les régions frontalières telles que Stanstead restent majoritairement anglophones et protestantes jusqu'au milieu du siècle.

Notre patrimoine religieux aujourd'hui

Que reste-t-il de ce patrimoine religieux à Ogden ? La pratique religieuse s'est effondrée dans toutes les confessions et les églises encore debout sont devenues des résidences privées.

Célébration du 90e anniversaire de la construction de l'Union Church à Griffin en 1931. Malheureusement, le bâtiment allait brûler deux ans plus tard.



Image courtoisie de Gilbert Elliott

Vous pouvez passer voir l'église de Graniteville sise à l'intersection du chemin de Marlinton et du chemin de Cedarville. Son actuel propriétaire y effectue d'importantes rénovations. Cette église fut construite en 1896-97 par des travailleurs bénévoles, grâce au don de M. David Moir qui céda une partie de sa ferme. Le coût de construction du bâtiment (1 500 \$) fut largement couvert par les abonnements demandés aux fidèles. Elle fut une église Méthodiste avant de se joindre à l'Église unie du Canada. Évidemment, de nombreuses célébrations ont eu lieu durant ses 62 ans de services, mais pour quelle raison particulière certains fidèles parcouraient-ils un long chemin pour s'y rendre ? Eh bien ! C'est la gourmandise ! En effet, chaque automne, des femmes y servaient une tarte au poulet dont la renommée dépassait les limites du hameau. Certains hivers, elles servaient un souper aux huîtres pour la modique somme de 50 ou 75 cents et cette activité générerait un certain profit.

L'Église de Tomifobia est toujours sur pied, jadis assez jolie, cette église fut construite en 1889 par Ben Kezar. Elle dispensa ses services pour les fidèles de l'Église Unie durant 71 ans, et cessa ses activités en 1960. Complètement abandonnée depuis 1968

elle s'est lentement détériorée au point de devenir vraiment décrépite. La tour a perdu son clocher et se détache du reste du bâtiment au point de ressembler à la tour de Pise. Vendue à deux reprises à des particuliers, des travaux de réfection semblent avoir été entrepris puis abandonnés. C'est bien dommage pour la sauvegarde de notre patrimoine religieux.



*L'église unie de Tomifobia en hiver.
Image courtoisie de Wynn Dustin.*

L'Union Church de Griffin's Corner. Vous ne verrez jamais cette très belle église puisqu'elle a brûlé en 1933. C'est une des plus anciennes à avoir été construite dans la région (1841). Bien située au centre du canton, elle y a joué un rôle central. Chaque communauté religieuse se partageait les heures d'utilisation en fonction de leur participation financière. C'est ainsi qu'au début, les universalistes ont profité de 20 célébrations annuelles grâce à leur contribution de 861,50 \$, les méthodistes ont eu droit à 19 célébrations (643,00 \$) et les baptistes à 12 (439,50 \$). Ce partage a varié selon les années, l'arrivée d'un pasteur charismatique pour telle ou telle communauté pouvait faire tourner le cœur de certains fidèles. D'après un article paru en 1926 dans le Sherbrooke Daily Record, la gestion de l'église par différentes communautés apportait son lot de tensions et de sentiments plus ou moins chrétiens. L'église ne fut jamais rebâtie par manque de support puisque la *Canadian Congregational Missionary Society* s'en était retirée. Par la suite, le hameau de Griffin dépérit et il ne reste plus qu'un cimetière et quelques maisons pour témoigner de son histoire.